

Les pirates, déjà maîtres du gaillard d'avant, avaient fini par emporter tout l'espace jusqu'au pied du grand mât. Peu à peu, ils repoussaient l'équipage vers la dunette. Ils étaient dix contre un,—au moins. Comment la résistance eût-elle été possible? Le commandant d'Albaret, s'il eût alors voulu faire sauter sa corvette, n'aurait pas même pu mettre son projet à exécution. Les assaillants occupaient l'entrée des écoutilles et des panneaux qui donnaient accès à l'intérieur. Ils s'étaient répandus dans la batterie et dans l'entrepont, où la lutte continuait avec le même acharnement. Arriver à la soute aux poudres, il n'y fallait plus songer.

D'ailleurs, partout les pirates l'emportaient par leur nombre. Une barrière, faite des corps de leurs camarades blessés ou morts, les séparait seulement de l'arrière de la *Syphanta*. Les premiers rangs, poussés par les derniers, franchirent cette barrière, après l'avoir rendue plus haute encore, en y entassant d'autres cadavres. Puis, foulant ces corps, les pieds dans le sang, ils se précipitèrent à l'assaut de la dunette.

Là s'étaient rassemblés une cinquantaine d'hommes, et cinq ou six officiers avec le capitaine Todros. Ils entouraient leur commandant, décidés à résister jusqu'à la mort.

Sur cet étroit espace, la lutte fut désespérée. Le pavillon, tombé de la corne de brigantine avec le mât d'artimon, avait été rehissé au bâton de poupe. C'était le dernier poste que l'honneur commandait au dernier homme de défendre.

Mais, si résolue qu'elle fût, que pouvait cette petite troupe contre les cinq ou six cents pirates qui occupaient alors le gaillard d'avant, le pont, les hunes, d'où pleuvait un grêle de grenades? Les équipages de la flottille venaient toujours en aide aux premiers assaillants. C'étaient autant de bandits que le combat n'avait point affaiblis encore, lorsque chaque minute diminuait le nombre des défenseurs de la dunette.

Cette dunette, cependant, c'était comme une forteresse. Il fallut lui donner plusieurs fois l'assaut. On ne saurait dire ce qui fut versé de sang pour la prendre. Elle fut prise, enfin! Les hommes de la *Syphanta* durent reculer sous l'avalanche jusqu'au couronnement. Là, ils se groupèrent autour du pavillon, auquel ils firent un rempart de leurs corps. Henry d'Albaret, au milieu d'eux, le poignard d'une main, le pistolet de l'autre, porta et lâcha les derniers coups.

Non! Le commandant de la corvette ne se rendit pas! Il fut accablé par le nombre! Alors il voulut mourir. Ce fut en vain! Il semblait que pour ceux qui l'attaquaient, il y eût comme un ordre de se prendre vivant,—ordre dont l'exécution coûta la vie à vingt des plus acharnés, sous la hache de Xaris.

Henry d'Albaret fut pris enfin avec ceux de ses officiers qui avaient survécu à ses côtés. Xaris et les autres matelots se virent réduits à l'impuissance. Le pavillon de la *Syphanta* cessa de flotter à sa poupe!

En même temps, des cris, des vociférations, des hurrahs, éclatèrent de toutes parts. C'étaient les vainqueurs qui hurlaient pour mieux acclamer leur chef:

« Sacratif!... Sacratif! »

Ce chef parut alors au-dessus des bastingages de la corvette. La masse des forbans s'écarta pour lui faire place. Il marcha lentement vers l'arrière, foulant, sans même y prendre garde, les cadavres de ses compagnons. Puis, après avoir monté l'escalier ensanglanté de la dunette, il s'avança vers Henry d'Albaret.

Le commandant de la *Syphanta* put voir enfin celui que la tourbe des pirates venait de saluer de ce nom de Sacratif.

C'était Nicolas Starkos.

## VII

### DÉNOUEMENT.

Le combat entre la flottille et la corvette avait duré plus de deux heures et demie. Du côté des assaillants il fallait compter au moins cent cinquante hommes tués ou blessés, et presque autant de l'équipage de la *Syphanta*, sur deux cent cin-

quante. Ces chiffres disent avec quel acharnement on s'était battu de part et d'autre. Mais le nombre avait fini par l'emporter sur le courage. La victoire n'avait pas été au bon droit. Henry d'Albaret, ses officiers, ses matelots, ses passagers, étaient maintenant aux mains de l'impitoyable Sacratif.

Sacratif ou Starkos, c'était bien le même homme, en effet. Jusqu'alors, personne n'avait su que, sous ce nom, se cachait un Grec, un enfant du Magne, un traître, gagné à la cause des oppresseurs. Oui! c'était Nicolas Starkos qui commandait cette flottille, dont les épouvantables excès avaient épouventé ces mers! C'était lui qui joignait à cet infâme métier de pirate un commerce plus infâme encore! C'était lui qui vendait à des barbares, à des infidèles, ses compatriotes échappés à l'égorgeement des Turcs! Lui, Sacratif! Et ce nom de guerre, ou plutôt ce nom de piraterie, c'était le nom du fils d'Andronika Starkos!

Sacratif,—Il faut l'appeler ainsi maintenant,—Sacratif, depuis bien des années, avait établi le centre de ses opérations dans l'île de Scarpanto. Là, au fond des criques inconnues de la côte orientale, ont été trouvés les principales stations de sa flottille. Là, des compagnons, sans foi ni loi, qui lui obéissaient aveuglement, auxquels il pouvait tout demander en fait de violence et d'audace, formaient les équipages d'une vingtaine de bâtiments, dont le commandement lui appartenait sans conteste.

Après son départ de Corfou à bord de la *Karysia*, Sacratif avait directement fait voile pour Scarpanto. Son dessein était de reprendre ses campagnes dans l'Archipel, avec l'espoir de rencontrer la corvette, qu'il avait vue appareiller pour prendre la mer et dont il connaissait la destination. Cependant, tout en s'occupant de la *Syphanta*, il ne renonçait pas à retrouver Hadjine Elizundo et ses millions, pas plus qu'il ne renonçait à se venger d'Henry d'Albaret.

La flottille des pirates se mit donc à la recherche de la corvette; mais, bien que Sacratif eût entendu souvent parler d'elle et des représailles qu'elle avait infligées aux écumeurs du nord de l'Archipel, il ne parvint pas à tomber sur ces traces. Ce n'était point lui, comme on l'avait dit, qui commandait à ce combat de Lemnos, où le capitaine Stradena trouva la mort; mais c'était bien lui qui s'était enfilé du port de Thasos sur la sacolève, à la faveur de la bataille que la corvette livrait en vue du port. Seulement, à cette époque, il ignorait encore que la *Syphanta* fût passée sous le commandement d'Henry d'Albaret, et il ne l'apprit que lorsqu'il le vit sur le marché de Scarpanto.

Sacratif, en quittant Thasos, était venu relâcher à Syra, et il n'avait quitté cette île que quarante-huit heures avant l'arrivée de la corvette. On ne s'était pas trompé en pensant que la sacolève avait dû faire voile pour la Crète. Là, dans le port de Grabouse, attendait le brick qui devait ramener Sacratif à Scarpanto pour y préparer une nouvelle campagne. La corvette l'aperçut peu après qu'il eût quitté Grabouse et lui donna la chasse, sans pouvoir le rejoindre, tant sa marche était supérieure.

Sacratif, lui, avait bien reconnu la *Syphanta*. Courir sur elle, tenter de l'enlever à l'abordage, satisfaire sa haine en la détruisant, telle avait été sa pensée tout d'abord. Mais, réflexion faite, il se dit que mieux valait se laisser poursuivre le long du littoral de la Crète, entraîner la corvette jusqu'aux parages de Scarpanto, puis disparaître dans un de ces refuges que lui seul connaissait.

C'est ce qui fut fait, et le chef des pirates s'occupait à mettre sa flottille en mesure d'attaquer la *Syphanta*, lorsque les circonstances précipitèrent le dénouement de ce drame.

On sait ce qui s'était passé, on sait pourquoi Sacratif était venu au marché d'Arkassa, on sait comment, après avoir retrouvé Hadjine Elizundo parmi les prisonniers du batistan, il se vit en face d'Henry d'Albaret, le commandant de la corvette.

Sacratif, croyant qu'Hadjine Elizundo, était toujours la riche héritière du banquier corfote, avait voulu à tout prix